

## UN PIANO SOUS LE VENT

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars de Ouest-Aven :

« Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs... » Deux jours plus tard, sans avoir lu l'article, je faisais partie des promeneurs, trop nombreux à mon goût.

Je passais une semaine chez des amis, à Poullan-sur-Mer, dans la Baie de Douarnenez, et ce beau début de printemps me donnait envie de voir plein de choses. Ce matin-là, tandis que la maisonnée dormait encore, j'enfourchai l'un des vélos pour une direction désirée depuis longtemps : la Pointe du Raz. J'étais curieuse de découvrir ce cap en forme de proue qui surplombe la mer par soixante-douze mètres de dénivelée.

Comme les autres, je tournai autour du piano sans y toucher. D'un noir brillant, la beauté du coffrage semblait tenir les curieux à distance. Était-ce le fait de la météo ou de l'article de Ouest-Aven ? En tous les cas, il y avait foule et les promeneurs étaient venus en famille. Ils photographiaient à tout va, le piano pour décor et quelques prises de vue du groupe faisaient vite place aux selfies envoyés sur les réseaux sociaux. Plus personne ne faisait attention aux enfants qui couraient dans tous les sens. J'avais peur que l'un d'eux se cogne sur l'angle du clavier ou tombe et se fasse mal. Je regardais autour de moi : j'étais bien la seule à m'inquiéter.

Heureusement, mon attention fut bientôt détournée par une conversation. Devant moi, une sexagénaire demandait à celui qui l'accompagnait : « Et s'il y avait un cadavre à l'intérieur ? » Les yeux rivés sur le piano, l'homme répondit, pensif : « Ce serait un bien joli cercueil... »

Écartant l'aspect macabre du propos, je me demandai moi aussi ce que ce Steinway renfermait. La mécanique était-elle en place ou bien ce bel instrument de musique avait-il été vidé ? Quoiqu'il en soit, il m'attirait de plus en plus et, n'y résistant plus, je m'en approchai. Avec ses trois pieds, comment pouvait-il tenir sans pencher sur ce sol inégal et granitique ? La réponse tenait au talent de ceux qui l'avaient installé là. Ils avaient utilisé les fractures dues à l'érosion du granite et le sable grossier qui s'y forme et dans lequel pousse une petite végétation. Ces étranges déménageurs y avaient enfoncé les roulettes du piano et la différence de profondeur entre les crevasses avait permis de le stabiliser à l'horizontal. En revanche, ils n'avaient pu éviter que le bas de la lyre disparaisse dans la bruyère.

J'avais envie de soulever le couvercle pour découvrir le clavier, faire courir mes doigts sur les touches, et entendre le son de ce piano dans le vent. Je décidai de revenir le soir même, en espérant qu'il n'y aurait plus personne sur la falaise. En attendant, si je voulais être à l'heure pour déjeuner avec mes amis, il était temps que je reprenne le vélo.

De retour à Poullan, je racontai à mes amis Anne et Hugo ma découverte du piano abandonné sur la falaise. Au moment du café, nous nous amusâmes à la transformer en polar. «Un bien joli cercueil », avait dit le monsieur ce matin. À présent, entre nous, les idées se bouscuaient sous forme de devinettes. Le crime avait-il été perpétré avant ou après la montée du Steinway au sommet de la Pointe du Raz ? La victime avait-elle fait partie des porteurs ? « Ça pèse dans les 400 kilos un piano à queue... », avait averti Hugo. Il fallait donc, avec ou sans cadavre, au moins quatre déménageurs. Cela supposait un crime collectif, ce qui n'était pas crédible. Nous buttions sur le mobile. En revanche, nous étions parvenus à une première conclusion : en admettant que l'assassin ait eu des complices, le scénario était si compliqué qu'il devait en attendre ce que l'on décrit dans les romans comme un crime parfait, le coupable restant introuvable.

« Chut, taisez-vous, intima Anne qui, depuis quelques minutes, observait le marc de café resté au fond de sa tasse, je vois le cadavre, reprit-elle, il est en celluloïd (...) Je vois un billet accroché à sa poitrine par une épingle...»

Nous étions suspendus à ses lèvres, tout bon sens cartésien envolé. Hugo réagit le premier :

« Pendant que tu y es, essaye de voir ce qui y est écrit.

- Chut, j'ai presque fini (...) Écoutez cela : “ Je représente l'un des derniers luthiers ayant fabriqué l'un des derniers pianos Pleyel et je loge dans le ventre d'un Steinway, l'illustre concurrent, que mes camarades ont hissé en haut de la Pointe du Raz, face à la mer et à l'envahisseur Yamaha ”. »

Hugo réagit le premier : « Anne, tu exagères... C'est ton article sur l'arrêt de la fabrication des pianos Pleyel ! »

Cela me revenait à moi aussi, c'était fin 2013 et dans l'indifférence générale. Mais là, je feignai l'indignation : « C'est malin, nous n'avons plus de cadavre en chair et en os, donc plus de crime, donc plus d'enquête à mener... »

Un éclat de rire général mit fin à nos élucubrations, il était temps. Quant à moi, je n'avais qu'une envie : être à ce soir et retourner sur la falaise à Plogoff.

Ne pouvant m'accompagner, mes amis m'avaient prêté leur voiture. J'enfermai dans le coffre une lampe torche, un duvet et un petit sac-à-dos pour la boisson et les biscuits. J'étais parée pour passer la nuit à la belle étoile et, pour m'asseoir devant le piano, en guise de tabouret, j'ajoutai un pliant en bois.

La voiture garée au plus près, la couverture sur mes épaules, j'attaquai la falaise. Malgré sa puissance, la lampe n'éclairait que mes pas. Quant au Phare de la Vieille, sensé sécuriser le passage dangereux du Raz de Sein, s'il transperçait la nuit avec une régularité de métronome, il rendait les ténèbres autour de moi encore plus incertaines. Surtout ne pas tomber... Surtout ne pas m'approcher du bord... Surtout éviter le versant nord, appelé l'Enfer de Plogoff...

Enfin, je discernai la silhouette du piano que j'atteignis presque en courant. Je soulevai le couvercle du clavier, plaçai la lampe sur le côté droit et posai enfin les doigts sur les touches. Je commençai par des gammes. La table d'harmonie était bien là, les cordes sonnaient parfaitement, le piano était accordé et, à condition de malmener la flore, les pédales répondaient.

Je sais à peine jouer, mais je m'enhardis. J'avais étudié la Valse en la mineur, dite posthume, de Chopin, que j'aime beaucoup. Sans la main gauche, trop difficile pour moi, surtout de mémoire, j'essayai de retrouver la mélodie. Je recommençai plusieurs fois et finis par éprouver l'émotion que me procure ce morceau plein de mélancolie. Toutefois, les notes de ma seule main droite se perdaient dans le bruit du vent et des vagues.

J'installai alors mon siège à la droite de l'instrument, dans le creux qui rappelle celui de la harpe. Ainsi, qu'il y ait ou non un pianiste, il m'était impossible de le voir. Dans la nuit, je fermai les yeux et me laissai emporter par mon imagination. Alors, telle qu'entendue quelques semaines plus tôt salle Gaveau, à Paris, Claire-Marie Le Guay jouait sur ce piano abandonné face à la mer et, tant qu'à faire, elle interprétait l'une de mes œuvres de prédilection : L'Étude révolutionnaire de Chopin. Les doigts communiquaient aux cordes des ondes de colère, les doubles croches de la main gauche faisant comme une houle, et la tension montait jusqu'au fortissimo. La magie aidant, la musique m'était restituée avec l'acoustique parfaite de la salle de concert.

Après le silence qui suit les dernières notes, quelqu'un que je n'avais pas entendu venir applaudit avec entrain : « Chopin sans doute ? »

Je sursautai. Avais-je fredonné l'air sans m'en apercevoir ou s'agissait-il d'un extralucide ? Surmontant mon trouble, j'approuvai :

« Oui, La Révolutionnaire... »

Comme moi, l'homme avait une grosse lampe, un tabouret, un sac-à-dos et une couverture sur le dos, mais il tenait en plus deux partitions à la main.

« Les Gymnopédies, annonça-t-il avec tendresse. Érik Satie, avec son goût pour l'absurde, se serait régalé de voir ce piano planté là. »

Je demandai l'autorisation de rester. Contrairement à moi qui n'avais pas osé, il ouvrit le meuble du piano à queue. Dès les premières notes, je compris que j'avais affaire à un musicien. Pour sa 1<sup>ère</sup> Gymnopédie, Satie avait indiqué : « Lent et douloureux » et si ce morceau n'était pas

moins mélancolique que ma valse posthume, les notes rebondissaient contre vents et marées. Quant au Steinway, il faisait entendre sa différence : une qualité sonore inégalable.

J'avais froid, la nuit s'épaississait, après le long légato de la fin et les derniers accords, je remerciai et félicitai l'artiste, avant de prendre congé.

Je retrouvai la maison de Poullan avec plaisir. Mes amis, couchés, m'avaient laissé de quoi dîner. En rejoignant mon lit à 1 h passée, je n'avais plus sommeil. Pour autant, je ne voulais pas me relever de peur de faire du bruit. Je restai dans le noir, repensant à cette soirée.

Le piano prenait moins d'importance, laissant les airs de musique entendus me pénétrer et me bercer. J'allais m'endormir quand, tout à coup, un air venu de très loin me revint en mémoire. Je le laissai monter jusqu'à retrouver les paroles :

Entendez vous dans la plaine  
Ce bruit venant jusqu'à nous ?  
On dirait un bruit de chaîne  
Se traînant sur les cailloux...

Une chanson enfantine, bretonne, que l'une de mes tantes, excellente musicienne, me faisait chanter en m'accompagnant au piano. Du haut de mes 10 ans, j'entonnais :

C'est le grand Lustrukru qui passe  
Qui repasse et s'en ira,  
Emportant dans sa besace  
Tous les petits gars qui ne dorment pas...

Je ne faisais pas toujours attention aux paroles, m'efforçant surtout de chanter juste. Là, bien au chaud dans les draps, de tendres souvenirs remontaient à la surface. Ma tante possédait un « crapeau », piano plus petit qu'un demi-queue. Pourtant, je m'en souviens très bien, il tenait à peine entre les deux fenêtres de la pièce où il se trouvait. Lui aussi était noir, mais mat. Lorsqu'elle désirait jouer, ma tante commençait par l'ouvrir entièrement. Je me lovai alors dans un fauteuil, retenant ma respiration : par quoi allait-elle commencer ? Elle savait que Beethoven et sa Lettre à Élise m'entraînaient dans une rêverie. Mi, ré, mi ré, si, sol, ré, do, la..., dès les premières notes, je m'évadais. Moments heureux de l'enfance...

Un matin, mes amis me firent part de leur envie de voir ce fameux piano sur la falaise et, l'après-midi même, ayant trouvé trois vélos en état de marche, nous partions pour Plogoff. Les nuages étaient si peu nombreux qu'il leur était impossible de jouer à cache-cache avec le soleil. Il y

avait donc foule mais, à ma grande surprise, elle s'agglutinait derrière un cordon rouge et blanc, comme celui que peut utiliser la police scientifique. J'étais devenue toute pâle. Un crime alors ? Pas sûr. Les piquets retenant la corde étaient plantés n'importe comment dans les interstices de la roche et cela sentait l'amateurisme.

De fait aucun képi ne vibrionnait autour du piano. Mais une nouvelle surprise m'attendait. Une jeune femme au seins nus était à présent allongée sur le Steinway. Sur le côté, le bras replié, elle tenait sa tête dans la main, comme dans la posture de « Vishnou couché ». Quand ils n'étaient pas soulevés par le vent, ses longs cheveux roux retombaient sur sa poitrine. « Oh, la petite sirène... », dis-je amusée.

- Ses jambes ne semblent pas la faire souffrir... », fit remarquer Hugo, grand spécialiste des contes d'Andersen.

Et si la scène qui se déroulait devant nous était un conte moderne ? Dansant sur les aspérités du sol granitique, un photographe tournait autour du piano, mitraillant la femme étendue. Un peu plus loin, un peintre avait installé son chevalet et, à grands coups de pinceau, il plantait le décor. Mon histoire émerveillée de piano dans le vent semblait devoir s'arrêter là. J'espérais cependant qu'il ne s'agissait pas d'une campagne publicitaire pour la marque Steinway...

Ma désillusion fit long feu et, le surlendemain, après le diner, l'envie me prit de retourner sur la falaise. Une chance, c'était une nuit de super Lune. Non seulement la lune était pleine mais elle était à son périgée, c'est-à-dire au plus près de la Terre. Plus grosse et plus lumineuse et le ciel bien dégagé, j'y voyais comme en plein jour. Je n'étais pas rassurée pour autant car j'entendais les flots gronder tout autour de moi, la force de la marée étant augmentée par la situation de la Lune.

C'est donc avec la prudence d'un vieux loup de mer que j'avançai vers l'endroit où je situais le piano mais, soudain, à mon grand étonnement, je me retrouvai à la proue du cap. Je dus me rendre à l'évidence : le Steinway avait disparu. Je rebroussai aussitôt chemin, dans l'espoir de trouver un café ou un restaurant encore ouvert à Plogoff et quelqu'un pour me renseigner.

Seul, l'hôtel Du bord de mer était allumé et l'on apercevait le réceptionniste à travers la porte vitrée. J'entrai. Oui, il savait ce qui était arrivé. Le piano attirait de plus en plus de monde et cela devenait dangereux : « Le maire l'a fait enlever cet après-midi. »

Cette fois, c'était bien fini. Il me restait une histoire à éclaircir :

« Vous savez comment il avait échoué là et à qui il appartient ? »

- Non, désolé, je n'en sais pas plus. »

Je remerciai avant de prendre congé, puis me ravisai :

« Et sur la séance de photos d'avant hier, vous savez quelque chose ? »

- Il s'agit d'une actrice, de cinéma si j'ai bien compris, en vacances par ici avec des amis, et qui a sauté sur l'occasion pour s'offrir des photos originales.
- Cette fois, bonne nuit et encore merci. »

Plus de piano à queue sur la falaise, sa présence était devenue absence et la nuit me semblait plus noire qu'en arrivant tout à l'heure. J'avais besoin d'une résonance avec la musique, en pensant à Schubert. Anne aimait beaucoup ce compositeur et, de retour à la voiture, je trouvai un CD consacré à ses impromptus. J'écoutai le troisième en boucle sur la route du retour, ne coupant le moteur qu'après la toute dernière note. « Ouah, me dis-je en respirant profondément, cela fait du bien. »

Dans la Baie de Douarnenez les jours suivants, le vent soufflait trop fort pour que l'on puisse reprendre nos promenades le long de la côte. Autre temps, autres ballades. Au printemps, la campagne bretonne n'est pas sans ressources pour le plaisir de la vue et de l'odorat. La terre se couvre d'une multitude de fleurs plus colorées et odorantes les unes que les autres et les champs d'ajoncs ou de genêts rivalisent avec le soleil pour éblouir les promeneurs.

Mais une semaine passe vite et le jour de mon départ arriva. Mon train ne partait qu'à 17 heures et, ce matin, bien au chaud dans les draps, je revivais mon séjour dans le Finistère. Jusqu'au moment où je perçus de l'agitation au rez-de-chaussée. Je me levai. En bas, la table du petit déjeuner était dressée et mes amis m'attendaient avec des corbeilles pleines de croissants et de craquelins. Les dernières bouchées avalées, Hugo étala le journal qu'il venait d'acheter, attiré par cet appel de une de Ouest-Aven : « Le mystère du piano sur la falaise élucidé ! ».

En page intérieure, photo à la clef, je pus enfin découvrir la personne à l'origine du-dit mystère. Il s'agissait d'un pianiste du nom d'Éric Le Breton, qui se disait propriétaire du piano à queue abandonné à Plogoff. Apprenant qu'il avait été enlevé à la demande du maire, il était venu le voir pour lui expliquer son geste. D'après l'article, « Éric Le Breton, sorti premier du Conservatoire de musique et d'art dramatique de Quimper, destiné à une carrière internationale, a contracté une maladie grave et peu connue de la main, l'algodystrophie. Après de violentes douleurs, le mal a provoqué une raideur articulaire des doigts, du poignet et parfois même de l'épaule. Comprenant que, malgré les traitements, il ne pourrait plus jamais jouer, il demanda à quatre de ses meilleurs amis de l'aider à transporter son cher piano au sommet de la Pointe du Raz. »

J'étais impressionnée. Cela me faisait penser à un happening, un spectacle de rue dans lequel les promeneurs, devenus spectateurs, étaient invités à phantasmer sur le piano à queue. En même temps, j'entendais le cri de désespoir que l'artiste blessé voulait lancer à la face du monde, par delà les mers.

Pour finir, Ouest-Aven annonçait que le musicien offrait son Steinway à la commune, car il avait décidé de partir aux États-Unis étudier la direction d'orchestre. « Il a confié au maire, concluait l'article, qu'il espérait revenir un jour dans la région pour y diriger un concert dans lequel son ancien piano tiendrait toute sa place. »

« Quelle histoire..., dis-je en reposant le journal, j'hésite entre le rire et les larmes.

- Le rire ? Anne s'en étranglait. Pour ma part, je trouve que le destin de ce pianiste est tragique.
- C'est vrai, reconnut Hugo, et pourtant, imaginez qu'il devienne chef d'orchestre..., quel bel exemple de résilience !
- Tu as raison, approuvai-je à mon tour, mais à quel prix ! »

Un silence suivit, que je finis par rompre : « Si ce concert tant espéré a lieu un jour, je ferai tout pour être présente. »

Et en mon for intérieur, rêveuse, j'imaginai déjà Chopin au programme.